

D'UN LIVRE À L'AUTRE

Alain Ricard

Livre et Communication au Nigéria

Collection Adirec
Présence Africaine, Paris,
1975

Voici un livre qui répond à une attente, et qui sous une forme facile et agréable fournit des renseignements précieux sur la littérature, les moyens de l'expression écrite et leur diffusion au Nigéria.

Nous sommes en effet très sevrés de ce genre d'informations, car, en dehors de spécialistes, de ceux qui ont séjourné dans le pays, ou du retentissant passage de frontières d'un roman ou d'une pièce de théâtre, nous ne disposons pas d'un ensemble de connaissances qui nous permette de faire une synthèse. Le mur est encore élevé entre pays anglophones et francophones d'Afrique. C'est pourquoi l'on est heureux qu'une large brèche y soit faite par un livre comme celui-ci, accessible à tous.

Le Nigéria qui comporte, en effet, environ 80 millions d'habitants est un des plus anciens foyers culturels de l'Afrique de l'Ouest, et se présente, sous beaucoup d'aspects, comme un exemple de ce que sera demain la culture africaine. On peut y aborder l'étude des **systèmes** d'expression, parce que l'on peut fort bien y appréhender celle des **supports** d'expression. Or, comme le dit Alain Ricard, pour être analysable, l'objet culturel « national » doit en effet présenter un degré d'intégration suffisant. Le volume des communications internes doit y dépasser celui des communications externes.

Le livre au Nigéria est devenu un objet familier, un instrument de communication de masse, qui s'exprime dans diverses langues du pays. Il existe une littérature de fiction, et l'on assiste à la naissance de genres populaires nouveaux, issus de la tradition orale, et aujourd'hui repris à la télévision. Une infrastructure existe pour l'édition des livres, puisque le Nigéria est le seul pays d'Afrique Noire à posséder une industrie de la pâte à papier.

Pour l'édition, le Nigéria vient au troisième rang des pays africains, après l'Afrique du Sud et l'Égypte. la diffusion de la presse y est considérable (bien qu'un peu en retard sur le Ghana dans le domaine des quotidiens), mais la masse d'imprimés en circulation est déjà énorme.

On dénombre près de trois millions de postes de radio, et près de 100 000 téléviseurs. Les programmes, pour 45% produits sur place, semblent bien avoir trouvé un style original. La radio par câble et l'industrie du disque connaissent également une extension considérable.

Une question surgit immédiatement : en quelle langue s'exprime-t-on ? Et Alain Ricard, linguiste de formation, donne un intéressant profil linguistique du Nigéria à l'heure actuelle. En simplifiant à l'extrême, nous dirons que la communication écrite se fait en haoussa (25 millions de locuteurs), yoruba (15 millions), ibo (10 millions), et en anglais (l'enseignement y est dispensé en langue locale pendant les deux premières années du primaire, puis en anglais). Le cas du Nigéria est une preuve qu'à travers une extrême diversité de langues, une homogénéisation progressive peut se faire. Les plus importantes s'imposent, le bilinguisme (voire le trilinguisme) qui existe déjà donne à chacun sa chance.

L'anglais « langue du pouvoir et du savoir » garde son rôle de contact inter-ethnique à un certain niveau d'instruction, tandis que pour les niveaux inférieurs, le médium est le pidgin. La situation de multilinguisme est omniprésente.

C'est par l'œuvre des missionnaires désirant étendre la connaissance des textes sacrés que s'est non seulement répandue l'écriture en Afrique de l'Ouest, mais l'écriture en langues africaines. La première messe en yoruba fut dite en 1843, alors que son célébrant faisait paraître le « Vocabulary of the yoruba language », qui marque aussi la naissance de la littérature en yoruba.

A l'heure actuelle, le yoruba est au sixième rang pour la littérature de fiction en langues africaines. **Daniel Fagunwa** qui a publié en 1938 « Les aventures d'un chasseur dans la forêt hantée » est lu dans toute l'Afrique. Il a été suivi d'autres romans, mais c'est le seul texte qui ait été traduit en anglais, par Wole Soyinka du reste ; une littérature s'est continuée à sa suite. Mais c'est surtout le théâtre populaire en yoruba qui s'est développé ces quinze dernières années, et en particulier la forme dénommée : « concert party » (1). « Le concert party et plus particulièrement l'opéra yoruba, qui en est la forme proprement nigériane, est le genre qui associe musique indigène et musique populaire importée, telle que le calypso ou certains airs de jazz, les cantiques religieux et les intentions didactiques. Le succès remarquable d'artistes tels que **Kola Ogumnala, Hubert Ogunde, Duro Ladipo**, ne peut s'expliquer que par la réussite d'une telle synthèse ». Dégagé de ses origines didactiques, le théâtre yoruba peut parfois être un théâtre véritablement engagé.

(1) Cf. *Recherche, Pédagogie et Culture*, Vol. III, N° 16, p. 12-20.

Duro Ladipo, pour sa part, fait un théâtre historique de retour aux sources de la tradition orale, en en saisissant la portée universelle et en les intégrant dans un tout moderne. Il a présenté en 1973 au Festival de Nancy, **Oba Koso**, qui remporta un succès international.

Bien que les locuteurs haoussa soient plus nombreux que les locuteurs yoruba, des systèmes de transcription moins unifiés dûs au fait que pendant deux siècles le haoussa s'écrivait en caractères arabes, et que la hiérarchie religieuse de l'Islam n'avait aucun intérêt particulier à la diffusion de son savoir, n'ont pas facilité l'éclosion d'une littérature. On relève quelques titres romanesques, une plus grande production poétique, mais ceci montre bien qu'une non-uniformisation des systèmes de transcription peut entraîner une stagnation de l'œuvre littéraire.

Il en est de même pour la littérature en Ibo qui comporte quelques titres et commence à montrer une véritable vitalité. Par contre, c'est chez les Ibo à Onitsha, que devait se développer une littérature locale en anglais, et cette littérature vivante, produisant constamment de nouveaux textes, est un phénomène rare en Afrique. La géographie joue un rôle dans cette vitalité, car la grande route qui relie Ibadan à Enugu par Benin City, traverse le Niger à Onitsha, ville de commerce et d'éducation. Cette « **littérature d'Onitsha** », présentée sous forme de livrets d'une cinquantaine de pages agrafées est extrêmement éclectique (1). La typographie en est fort intéressante car peu conventionnelle. Des caractères différents étant utilisés pour souligner les divers types d'expression. « Le jeu sur les caractères vise aussi à donner plus d'impact au message dans un livre de morale, et fonctionne comme un message publicitaire ».

On assiste à une reconstitution d'événements de l'actualité politique, sous forme de dramatiques. Tous ces écrivains ayant un mince passé scolaire, sont fiers d'écrire en anglais, un anglais qui n'est pas sans poser de problème aux autres écrivains passés par l'Université, et à la critique. Si ce

problème se pose, c'est que sous cette forme très particulière, cette littérature fait preuve de spontanéité et d'imagination. Les anglophones sont toutefois fort habitués à un anglais australien, un anglais américain... Voici un anglais nigérian, qui a fait l'objet d'une étude par H.R. Collins (2) qui s'exprime en ces termes : « Si les auteurs ne sont pas très à l'aise avec certains procédés stylistiques, ils sont intuitivement au courant des méthodes employées par la langue pour se renouveler au cours de l'histoire ; et en ce sens, ces écrivains savent mieux l'anglais que la plupart d'entre nous. »

Alain Ricard s'arrête assez longuement sur un cas particulier, celui d'**Amos Tutuola**, qui n'entre dans aucun cadre, et qu'il nomme « le planton inspiré ». En effet, planton de ministère, Amos Tutuola a publié en 1952 (chez Faber et Faber, éditeur britannique) « *L'ivrogne dans la brousse* ». Le succès fut considérable. En 1973, le livre était traduit en dix langues, et avait eu trois éditions successives. C'est Raymond Queneau qui l'a traduit en français en 1953, et le livre est paru chez Gallimard, dans la collection **Monde entier**. Ce succès d'un auteur aussi peu académique, et devenu le premier écrivain nigérian connu, ne fut reçu avec une satisfaction évidente, ni par ses collègues nigériens, ni par la critique : « Le vrai scandale est sans doute dans la confusion entre la littérature et la grammaire. Amos Tutuola calque la structure de sa phrase anglaise sur la phrase yoruba » et l'auteur pose la question : Qui a le droit d'écrire ? En tout cas, « le planton inspiré » a encouragé toute une génération d'écrivains à innover.

Nous en arrivons maintenant à une autre catégorie d'auteurs, ceux issus de l'université, et tout particulièrement de celle d'Ibadan, seule université nigérienne après l'indépendance. En 1958 est apparu le premier roman de **Ch. Achebe** « *Things fall apart* » (le monde s'ef-

fondre), seul roman nigérian à avoir été traduit en français avec celui de Tutuola. Il sait inclure dans son style les figures de la tradition orale, et en particulier les proverbes. On a pu parler d'une « école » d'Achebe. Pour lui, « l'anglais est nécessaire, mais l'anglais conventionnel ne suffit pas, il faut le nigérianiser », et il s'exprime en ces termes : « Pour moi, ceux qui veulent reculer les limites de l'anglais pour lui laisser accepter les modes de pensée africains doivent le faire grâce à leur maîtrise de la langue, et non pas à cause de leur ignorance. Il y a bien évidemment l'exception Tutuola, mais il représente plutôt à mon avis un cul-de-sac qu'une sélection d'avenir » (1).

Wole Soyinka, dont les premières pièces datent de 1958, utilise également un maximum de proverbes et métaphores yoruba. Les écrivains nigériens avancent grâce à une constante réflexion et critique littéraire qu'ils exercent sur eux-mêmes. « Affirmer une personnalité littéraire, c'est d'abord affirmer une personnalité linguistique, à l'intérieur d'une tradition imprimée, et en rapport avec une tradition orale ».

Ch. Achebe et Wole Soyinka sont aussi des auteurs engagés, et Soyinka plusieurs fois emprisonné à la suite d'intelligences avec les rebelles biafrais, vit maintenant en exil, alors que sa production d'une grande force et d'une grande originalité, englobe roman, poésie, essai et théâtre.

Nous citerons encore parmi ces écrivains, **Kole Omotoso**, **Cyprien Ekwensi**.

Alain Ricard fait une place particulière au roman-photo par lequel s'expriment des auteurs connus, où sont transcrits des pièces de théâtre, des scénarios de télévision : « C'est là, nous semble-t-il, dans le monde du roman-photo un exemple unique de contact entre la production artistique orale et un medium de masse ».

Le développement du système de communications au Nigéria, en rapport avec celui d'une culture nationale s'exprimant naturellement suivant les cas dans la langue qui

(1) Par l'origine sociale de leurs auteurs, leur public, leur méthode de diffusion et d'impression locale, mais aussi par leur contact avec les moyens de communication de masse comme la radio, le cinéma et la presse.

(2) H.R. Collins : *The new English of Onitsha chopbooks*. Arden (Ohio). Ohio University center for international studies.

(1) Ch. Achebe, *The role of a writer in a new nation*, *Nigerian Libraries* 1, 3, 1964.

convient au genre, et n'excluant pas des traductions à l'intérieur même du Nigéria, nous a paru mériter de consacrer au très intéressant livre d'Alain Ricard cette longue analyse.

Un projet toutefois nous paraîtrait demander une étude plus approfondie : le fait que le Nigéria avec cette étonnante vitalité littéraire, théâtrale, télévisuelle, soit si loin au point de vue cinématographique, derrière d'autres pays africains. Comme le dit Guy Hennebelle en terminant son article « Les nouveaux arbres du cinéma africain » relatant le cinquième Fespaco de Ouagadougou (1) : « D'autre part, que devient le cinéma anglophone ? ». Le fait que le contrôle des circuits de distribution n'existe pas, n'explique pas tout, car il n'est pas plus réel ailleurs, et des productions naissent cependant, infiniment moindres en nombre, certes, que si la situation était autre, mais dont la qualité n'est plus à prouver.

Denyse de Saivre

(1) *Le monde*, 18 février 1975.

A.M. M'Bow, J. Ki-Zerbo,
J. Devisse, Paris, Hatier, 1975

La traite négrière

Le troisième volume de la collection d'histoire Hatier dirigée par A.M. M'Bow, J. Ki-Zerbo, J. Devisse : « **La traite négrière** » vient de paraître.

Il est destiné à la classe de 4^e, ceux des classes de 6^e et 5^e s'intitulant respectivement : « des origines du VI^e siècle » et « du VII^e siècle ».

Partant de la traite négrière et de ses conséquences, des relations entre l'Afrique et l'Europe, entre l'Amérique, l'Asie, l'Europe et l'Afrique, des royaumes africains du XVII^e siècle, l'ouvrage traite parallèlement dans les chapitres qui suivent, de l'évolution politique et des civilisations des pays européens.

Il y est montré, étant donné l'expansionnisme des Européens hors d'Europe au XVIII^e siècle, comment toutes les guerres européennes ont eu un prolongement colonial, et comment se sont constitués ces nouveaux empires coloniaux. Un

chapitre est consacré aux « répercussions des idées et des événements révolutionnaires hors d'Europe ». Le livre se termine par un « tableau de l'Afrique au début du XIX^e siècle ». (1).

Ce livre fort intéressant et très bien composé se présente sous une forme particulièrement claire et attrayante. Il comporte de nombreuses reproductions de gravures anciennes, des cartes, des photographies, ainsi que des pages contenant des documents historiques placés après certains groupes de chapitres.

Les efforts déployés pour produire cet ouvrage à un coût peu élevé, comme l'a souligné le professeur Devisse, n'ont pas nui à la qualité de sa présentation, étant donné la très bonne mise en page et la qualité des documents présentés. Il faut féliciter ceux qui, en dépit de conditions économiques difficiles, ont su trouver des solutions qui donnent aux sujets traités le même relief qu'aux précédents.

Voici donc pour les professeurs d'histoires, un outil de travail qu'ils apprécieront.

(1) *L'art y est traité aux différentes époques, tant en Afrique qu'en Occident.*

ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD

Outre des stages de longue durée (de trois mois à deux ans), le **Centre de Recherche et de Formation en Éducation de l'Ecole normale Supérieure de Saint-Cloud** organise et anime, à l'intention des éducateurs des pays en voie de développement (Professeurs, Professeurs d'Ecole Normale, personnel des Instituts Pédagogiques, Inspecteurs et cadres de l'enseignement), ainsi qu'à l'intention des coopérants de l'assistance technique bi-latérale et internationale, des séminaires et des stages plus courts et de durée variable (de quelques jours à plusieurs semaines).

Soucieux de répondre aussi précisément que possible aux intérêts et aux besoins en formation des stagiaires, le CREFED s'efforce de poser les problèmes éducatifs et d'en chercher la solution en tenant compte des données nationales d'ordre historique, économique, social et culturel. Au cours des stages, les connaissances théoriques sont généralement investies dans des travaux pratiques qui en consolident l'assimilation et en confirment l'utilité.

Pour l'année en cours le CREFED a inscrit au programme de ses séminaires courts (4 jours) quatre sujets. L'ordre dans lequel ils sont proposés n'est pas chronologique. Les dates exactes sont fixées en fonction de la demande.

— La pédagogie par objectifs :

- Pourquoi ?
- Comment ?

— Les techniques de l'observation de classe et le problème de l'évaluation pédagogique.

— Pédagogie de l'étude du milieu :

- Ses fondements et ses objectifs.
- Ses méthodes et ses formes.

— L'auto-formation :

- Son rôle.
- Ses instruments intellectuels.
- Ses technologies.

Par ailleurs le **CREFED étudie toute demande qui lui est faite pour la conception, l'organisation et l'animation de stages ou de séminaires**. La réponse est fonction d'une part des compétences et des moyens du Centre, d'autre part des possibilités que lui laisse sa programmation.

Pour tous renseignements ou pour toute demande, **écrire** à la Direction du CREFED, École Normale Supérieure de Saint-Cloud, 2, avenue du Palais, 92211 Saint-Cloud (France), ou téléphoner au 602.41.03 (poste 344).